

Hugh Laurie

Tout est sous contrôle



PAR L'INTERPRÈTE DE
Dr. **H**OUSE

Hugh Laurie

TOUT EST
SOUS CONTRÔLE

R O M A N

*Traduit de l'anglais
par Jean-Luc Piningre*

Sonatine Éditions

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

The Gun Seller

© Hugh Laurie, 1996

ISBN 978-2-7578-1412-3

(ISBN 978-2-35584-027-2, 1^{re} publication)

© Sonatine, 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dois beaucoup à Stephen Fry, écrivain et personnalité de la radio-télévision, pour ses commentaires ; à Kim Harris et Sarah Williams, pour leur irrésistible bon goût et leur intelligence écrasante ; à mon agent littéraire Anthony Goff, pour son soutien sans réserve et ses inlassables encouragements ; à mon imprésario Lorraine Hamilton, qui ne m'en a pas voulu d'avoir aussi un agent littéraire ; et à mon épouse Jo, pour des choses qui rempliraient un livre plus long que celui-ci.

Première partie

1

*J'ai vu un homme, ce matin,
Qui ne voulait pas mourir*
P. S. STEWART

Imaginez que vous deviez casser le bras de quelqu'un.

Le gauche ou le droit, aucune importance, la question étant de passer à l'acte, faute de quoi... enfin, qu'importe également. Disons seulement que, sinon, ça risque d'aller mal.

Le problème est en réalité le suivant : allez-vous au plus vite – crac ! oh, désolé, laissez-moi vous mettre une attelle, monsieur – ou faites-vous traîner l'affaire pendant huit bonnes minutes, en procédant par minuscules poussées, certes de plus en plus fortes, jusqu'à ce que la douleur devienne verte et rose, glacée, brûlante, et finalement insupportable au point de le faire gueuler comme un veau ?

Eh oui, bien sûr. C'est évident. La chose à faire, la *seule* chose à faire, c'est d'en finir le plus rapidement possible. Cassez-moi ce bras, payez la tournée, soyez un bon citoyen.

À moins que.

Que, que, que...

Et si vous détestiez la personne au bout dudit bras ?
Ou, plus précisément : si vous la haïssiez *grave* ?

Je devais maintenant y réfléchir.

Je dis maintenant, mais en réalité je veux parler d'un moment passé ; le moment situé une fraction de seconde – quelle fraction, cependant ! – avant que mon poignet arrive aux environs de ma nuque, et que mon humérus gauche se brise en deux éléments plus ou moins faciles à recoller. Deux, voire beaucoup plus.

Parce que le bras dont on discute, voyez, c'est le mien. Pas le bras abstrait de quelque philosophe. L'os, la peau, les poils, la petite cicatrice blanche à la pointe du coude, cadeau d'un radiateur à accumulation de l'école primaire de Gateshill – tout ça, c'est à moi. C'est aussi le moment où je me demande si cet homme dans mon dos, qui me serre le poignet et le pousse avec un zèle quasi érotique en haut de ma colonne vertébrale... eh bien, si cet homme ne me haïrait pas. S'il ne me hait pas *carrément*.

Car il n'en finit pas.

Nom de famille Rayner. Prénom inconnu. Enfin moi, je ne sais pas et, par conséquent et de toute manière, vous non plus.

Je suppose que quelqu'un, quelque part, le connaît – l'a baptisé ainsi, l'a gueulé dans l'escalier à l'heure du petit-déj', lui a appris à l'épeler – et d'autres l'ont certainement crié dans un bar pour lui offrir un verre, ou murmuré pendant l'amour, ou l'ont inscrit dans la bonne case d'un formulaire d'assurance-vie. Je sais qu'ils ont fait ça. J'ai juste un peu de mal à me le représenter.

Rayner avait sans doute une dizaine d'années de plus que moi. Ce qui ne pose en soi aucun problème. J'entretiens des relations chaleureuses, sans bras cassés, avec quantité de personnes de cet âge. Pour l'ensemble des gens admirables, d'ailleurs. Mais il était en outre plus grand de sept centimètres, plus lourd de vingt-cinq kilos et, en unités de violence, disons au moins huit de plus que moi. Plus laid aussi qu'un parking, avec un grand crâne chauve, plein de creux et de bosses, qui ressemblait à un ballon rempli de clés à molette. Il avait également un nez de boxeur, qu'un tiers encore avait probablement aplati de la main gauche (ou du pied gauche), et qui serpentait sous un front mal dégrossi.

Dieu tout-puissant, quel front ! Chacun en leur temps, briques, couteaux, bouteilles et divers arguments rationnels avaient rebondi sur cette vaste surface en ne laissant que d'infimes empreintes entre des pores profonds et très espacés. Les pores les plus profonds et les plus espacés que je pense avoir jamais remarqués sur une peau humaine. Ça me rappelait le golf municipal de Dalbeattie à la fin du long été sec de 1976.

Sur les côtés, nous découvrons que les oreilles de Rayner ont jadis été mordues, arrachées et remises en place, la gauche étant franchement à l'envers, ou sens dessus dessous, suffisamment pour qu'on l'observe un certain temps avant de conclure : « Ah oui, c'est une oreille ! »

Par-dessus tout ça, au cas où vous n'auriez pas pigé, il portait une veste en cuir noir sur un col roulé de même couleur.

Mais, bien sûr, vous aviez pigé. Il aurait pu s'envelopper de soie miroitante et mettre des orchidées dans ses cheveux, les passants inquiets l'auraient payé avant

de se poser la question de savoir s'ils lui devaient de l'argent.

En ce qui me concerne, je ne lui en devais pas. Rayner fait partie d'un groupe très sélect à qui je ne dois rien du tout et, si ça s'était passé un peu mieux entre nous, je lui aurais suggéré, à lui et ses semblables, d'adopter un style de cravate particulier, comme les membres d'un même club. Avec pour motif des chemins qui se croisent, peut-être.

Mais comme je l'ai déjà dit, ça se passait mal.

Un certain Cliff, professeur manchot de combat à mains nues (oui, je sais, il n'en avait qu'une, de main, mais la vie est comme ça, très rarement) m'a appris que la douleur est une chose qu'on s'inflige à soi-même. On peut nous faire toutes sortes de misères – nous frapper, nous poignarder, essayer de nous casser le bras –, mais la douleur, nous la créons tout seuls. Et donc, selon Cliff qui, après deux semaines au Japon, se croyait autorisé à vendre de telles conneries au prix fort, on est toujours capable de la faire cesser. Une veuve de cinquante-cinq ans l'ayant tué depuis au cours d'une bagarre dans un pub, je ne pense plus avoir l'occasion de lui souffler dans les bronches.

La douleur est une réalité. Quand elle vous tombe dessus, vous vous débrouillez au mieux.

Mon seul avantage était que, jusque-là, je n'avais produit aucun bruit.

Il ne s'agit pas de courage, comprenez bien, tout simplement je n'en avais pas trouvé le temps. Jusqu'alors, Rayner et moi avions rebondi sur les murs et les meubles dans un silence viril émaillé de sueur, en lâchant quelques grognements pour indiquer que nous étions

concentrés. Toutefois, à cinq secondes de l'évanouissement ou de la fracture, il était temps d'introduire un élément nouveau, et émettre un son fut la seule chose qui me traversât l'esprit.

Donc, respirant profondément par le nez, je rapprochai celui-ci autant que possible du visage de mon agresseur, je retins un instant mon souffle, puis je poussai ce que les artistes martiaux japonais appellent un *kiai*, que vous définiriez sans doute par « bruit retentissant » – ça ne serait pas trop tiré par les cheveux –, mais un cri d'une intensité à ce point aveuglante, choquante, « putain mais qu'est-ce que c'était ? », que j'en fus le premier effrayé.

L'effet sur Rayner fut celui escompté puisque, se déportant malgré lui sur le côté, il a relâché mon bras pendant un douzième de seconde. J'en ai profité pour lui balancer un méchant coup de boule, assez fort pour sentir le cartilage de son nez s'ajuster sur l'arrière de mon crâne, tandis qu'une moiteur soyeuse se répandait sur mon scalp. Levant alors le talon vers son entre-jambe pour lui racler l'intérieur de la cuisse, j'ai fait connaissance avec un appareil génital d'une taille quand même impressionnante. À la fin du douzième de seconde, Rayner ne me tenait plus du tout le bras, et je me suis rendu compte que j'étais en nage.

Me détachant de lui en dansant sur la pointe des pieds comme un vieux saint-bernard, j'ai cherché autour de moi quelque chose qui me serve d'arme.

Ce tournoi pro-semi-pro d'un seul round (un quart d'heure) avait pour cadre un petit salon de mauvais goût à Belgravia. Comme tous ses confrères, à chaque fois sans exception, l'architecte d'intérieur avait fait un travail absolument épouvantable mais, à cet instant, son penchant pour les objets lourds et portatifs s'accordait

bien avec le mien. Jetant mon dévolu sur le bouddha de quarante-cinq centimètres qui ornait la cheminée, j'ai découvert avec plaisir que ses ridicules esgourdes offraient une prise satisfaisante à ma seule main valide.

Agenouillé par terre, Rayner vomissait tripes et boyaux sur le tapis chinois, dont les couleurs s'amélioraient à vue d'œil. J'ai pris position, un peu d'élan et, me ruant surnoisement sur lui, j'ai frappé l'os tendre derrière l'oreille gauche avec le socle de la statuette. Le choc a produit un son mat, de ceux que seuls émettent les tissus humains dans ce cas, et Rayner a roulé sur le flanc.

Je ne me suis pas donné la peine de vérifier s'il respirait encore. Cruel, peut-être, mais c'est ainsi.

J'ai essuyé quelques gouttes de transpiration sur mon visage en me rendant dans le couloir. J'ai prêté attention aux bruits bien que, s'il y en avait eu dans la maison ou au-dehors, je ne les aurais pas entendus, puisque mon cœur jouait les marteaux-piqueurs. Ou peut-être y avait-il un vrai marteau-piqueur dehors mais, dans ce cas, j'étais trop occupé à aspirer de grosses valises d'air pour le remarquer.

Ouvrant la porte d'entrée, j'ai senti une petite bruine froide me tomber dessus, se mélanger avec ma sueur, adoucir la douleur dans mon bras, et tout diluer au passage. J'ai fermé les yeux et laissé l'eau ruisseler sur ma peau. C'était une des choses les plus agréables qui me fussent arrivées à ce jour. Vous me direz que j'ai mené une existence misérable – je vous répondrai que le contexte a ses raisons.

Refermant la porte sans la verrouiller, j'ai fait quelques pas sur le trottoir et allumé une cigarette. Mon cœur mécontent s'est remis à battre plus lentement, et mon souffle l'a suivi à peu de distance. Mon bras souffrait le

martyre, et j'étais bien conscient que ça durerait des jours, sinon des semaines, mais au moins j'ai la chance de savoir fumer des deux mains.

À l'intérieur, j'ai retrouvé Rayner au même endroit, vauté dans une mare de vomi. S'il n'était pas mort, il était grièvement blessé et, dans un cas comme dans l'autre, ça me vaudrait au moins cinq ans. Dix, avec un rallongement de peine pour mauvaise conduite. Ce qui, de mon point de vue, est très mauvais.

J'ai déjà fait de la taule, voyez-vous. Seulement trois semaines, en détention provisoire, mais quand on est obligé de jouer aux échecs deux fois par jour avec un supporter de l'équipe de West Ham à tendance monosyllabique ; qui a le mot HAINE tatoué sur une main, et le mot HAINE tatoué sur l'autre main ; qu'en plus il manque six pions, toutes les tours et deux fous, eh bien on finit par attacher de l'importance aux petits plaisirs de l'existence. Comme celui d'éviter la taule, pour commencer.

Je méditais cela et le reste, je pensais à tous les pays chauds que je n'avais jamais osé visiter quand j'ai compris que cette espèce de bruit – des pas prudents, légers, sur des lattes qui craquent malgré tout – ne venait pas de mon cœur. Ni de mes poumons, ni d'une quelconque partie de mon corps endolori. C'était, de fait, un bruit externe.

Quelqu'un, ou quelque chose, s'efforçait de descendre silencieusement l'escalier. En vain.

Sans toucher au bouddha par terre, je me suis muni d'un immonde briquet de table en albâtre avant de me diriger vers la porte, elle aussi immonde. Comment peut-on fabriquer d'immondes portes ? demanderez-vous. Ah, un certain savoir-faire est sûrement nécessaire mais,

croyez-moi, les architectes d'intérieur vous pondent ce genre d'horreur avant le petit-déj'.

Incapable de retenir mon souffle, j'ai attendu bruyamment. Un interrupteur a cliqueté quelque part, un instant, avant de recommencer dans l'autre sens. Une autre porte s'est ouverte. Silence. Rien là-dedans non plus. S'est refermée. Puis ne bougeons pas. Réfléchissons. Essayons le salon.

Des frous-frous, des pieds qui traînent sur la moquette et, sentant brusquement ma main se détendre autour du briquet en albâtre, je me suis adossé au mur avec un vague soulagement. Car, même blessé et terrifié comme je l'étais, j'aurais mis ma tête à couper qu'aucun boxeur ou nervi ne porte *Fleur de fleurs* de Nina Ricci.

S'arrêtant à la porte, la fille a balayé la pièce du regard. Les lampes étaient éteintes mais, avec les rideaux ouverts, les lumières de la rue éclairaient suffisamment la scène.

Les yeux de la fille ont trouvé le corps de Rayner, et j'ai mis une main sur ma bouche.

Nous avons échangé des civilités. Mi-scénario hollywoodien, mi-bonne société. Elle a commencé à hurler, puis essayé de me mordre la main. J'ai promis de ne lui faire aucun mal si elle ne criait pas. Alors elle a crié et je lui ai fait mal. L'ordinaire, quoi.

Elle a fini par s'asseoir sur le canapé avec un verre à bière à moitié plein de ce que j'ai pris pour du brandy (c'était en fait du calvados). Moi, j'affichais mon air le plus crédible « je suis parfaitement sain d'esprit ».

J'avais auparavant poussé Rayner sur le flanc, dans une posture propice au rétablissement, ou ne serait-ce que pour l'empêcher d'étouffer dans son vomi. Et celui

de quelqu'un d'autre, tant qu'on y était. La dame a voulu se lever, le tripoter, vérifier que ça allait – suggérant oreillers, gant de toilette mouillé, bandages – et je l'ai priée de rester où elle était. J'avais déjà appelé une ambulance, le mieux était de laisser ce monsieur tranquille.

Elle s'était mise à trembler légèrement. Des mains d'abord, serrées autour du verre, puis des coudes et enfin des épaules, chaque fois un peu plus lorsqu'elle regardait Rayner. Bien sûr, cela n'est pas anormal lorsqu'on découvre un alliage de cadavre et de vomi sur le tapis du salon au milieu de la nuit, mais je ne tenais pas à ce que ça empire. J'ai allumé une cigarette avec le briquet en albâtre – même la flamme était immonde – et je me suis efforcé d'obtenir autant d'informations que possible avant que, le calvados faisant effet, la dame m'inonde de questions.

J'avais son visage en triple exemplaire : le premier dans le cadre en argent, posé sur le manteau de la cheminée, où elle posait en Ray Ban, suspendue à un tire-fesses ; le second sous forme d'un portrait à l'huile, aussi grand qu'effroyable, accroché près de la fenêtre (le peintre ne l'aimait sans doute pas beaucoup) ; enfin, sans conteste le meilleur des trois se trouvait sur le canapé, trois mètres devant moi.

Elle avait dix-neuf ou vingt ans, des épaules carrées et de longs cheveux bruns qui ondulaient joyeusement avant de disparaître dans son dos. Hautes et rondes, ses pommettes avaient une touche orientale, qu'on oubliait en découvrant ses yeux, ronds également, mais grands et d'un gris lumineux. Si ça veut dire quelque chose. Elle portait un déshabillé de soie rouge, ainsi qu'une élégante pantoufle, décorée de fil d'or au niveau des orteils. J'ai cherché du regard la seconde dans la pièce

– sans succès. Peut-être la dame n'avait-elle pas les moyens de les acheter par paires.

Elle a sorti un chat de sa gorge.

– Qui est-ce ? a-t-elle demandé.

Avant même qu'elle ouvre la bouche, j'avais deviné qu'elle était américaine. Elle semblait trop saine pour un autre pays. Ils les trouvent où, d'ailleurs, leurs dents ?

– Un certain Rayner, ai-je affirmé, me rendant compte aussitôt que c'était un peu léger, comme réponse. Un type très dangereux, ai-je donc ajouté.

– Dangereux ?

Cela paraissait l'inquiéter, et elle n'avait pas tort. Il lui venait sans doute à l'esprit comme moi que, si cet homme était dangereux, je me situais plus haut dans cette menaçante hiérarchie. Puisque je l'avais tué.

– Dangereux, ai-je répété, en étudiant attentivement la demoiselle qui détournait les yeux.

Elle semblait trembler moins, ce qui était bien. Ou peut-être tremblais-je simultanément, et donc je ne m'apercevais plus de rien.

– Et euh... Qu'est-ce qu'il fait là ? a-t-elle fini par s'inquiéter. Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Difficile à dire.

Pour moi du moins.

– Peut-être cherchait-il de l'argent ? ai-je pensé. Ou l'argenterie...

– Mais euh... Il ne vous l'a pas dit ? m'a-t-elle coupé d'une voix soudain sonore. Vous l'avez frappé sans savoir qui c'était ? Ni ce qu'il faisait ici ?

Malgré le choc, son cerveau semblait marcher fort bien.

– Je l’ai frappé parce qu’il a essayé de me tuer. Je suis comme ça.

J’ai tenté un sourire espiègle, que je n’ai pas trouvé très efficace en l’apercevant dans le miroir au-dessus de la cheminée.

– Vous êtes comme ça, a-t-elle répété, impitoyable. Et vous êtes qui ?

Voilà autre chose. Il fallait marcher sur des œufs. La situation risquait de s’aggraver méchamment.

J’ai essayé un air surpris, voire un tantinet blessé.

– Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

– Non.

– Ah. Curieux. Fincham, James Fincham.

J’ai tendu ma main. Comme la demoiselle ne l’a pas prise, je l’ai passée dans mes cheveux d’un geste nonchalant.

– C’est un nom, a-t-elle répondu. Ça ne me dit pas qui vous êtes.

– Un ami de votre père.

Elle a réfléchi un instant.

– Une relation d’affaires ?

– Plus ou moins.

– Plus ou moins, a-t-elle répété avec une moue. Vous vous appelez James Fincham, vous êtes plus ou moins une relation d’affaires, et vous venez plus ou moins de tuer un homme chez nous.

J’ai incliné la tête, histoire d’indiquer que, oui, nous vivions vraiment dans un monde affreux.

Elle m’a de nouveau montré ses dents.

– Et c’est tout ? Votre CV s’arrête là ?

J’ai refait mon espiègle sourire, sans plus de succès.

– Attendez, a-t-elle dit en jetant un coup d’œil à Rayner.

Elle s'est subitement redressée, comme si une idée lui traversait l'esprit.

– Vous n'avez appelé personne, en fait ? a-t-elle continué.

En y repensant maintenant, tout bien considéré, je lui donnais plutôt vingt-quatre ans.

– Vous voulez dire...

Je m'enfonçais.

– Je veux dire qu'aucune ambulance n'arrivera ici. Mon Dieu !

Elle a posé son verre sur la moquette et, se levant, s'est dirigée vers le téléphone.

– Écoutez, lui ai-je dit. Avant de faire une bêtise...

J'avançais vers elle, mais je me suis ravisé en la voyant bondir. Sans doute valait-il mieux ne pas bouger. Je n'avais pas envie de passer des semaines à extraire de mes joues des éclats de bakélite noire. À savoir ceux du combiné téléphonique, pour l'instant entier, qu'elle avait en main.

– Pas un geste, monsieur James Fincham, a-t-elle sifflé entre ses dents. Cela n'a rien d'une bêtise. J'appelle une ambulance et j'appelle la police. C'est la procédure conseillée dans n'importe quel pays. Des gens armés de grands bâtons vont débarquer pour vous emmener ailleurs. Tout ce qu'il y a de plus sensé.

– Écoutez, je n'ai pas été tout à fait franc.

Elle a plissé les yeux. Me comprenez-vous bien ? Il serait plus exact de dire plisser les paupières, mais en fait on ne les plisse pas, on les ferme à moitié.

Elle a donc plissé les yeux.

– Comment ça, « pas tout à fait franc » ? Vous ne m'avez dit que deux choses. L'une d'elles est fausse ou c'est les deux ?

Sans le moindre doute, j'étais acculé. Dans le pétrin. D'un autre côté, elle n'avait composé que le premier 9 de police secours¹.

– Je m'appelle Fincham et je connais réellement votre père.

– Ouais, et il fume quelle marque de cigarettes ?

– Des Dunhill.

– Il n'a jamais fumé de sa vie.

Elle avait peut-être vingt-huit ou vingt-neuf ans, finalement. Trente, dernier carat. J'ai inspiré profondément pendant que, se détournant, elle composait le deuxième 9.

– D'accord, je ne le connais pas. Mais j'essaie de l'aider.

– C'est ça, vous êtes venu réparer la douche.

Troisième neuf. Sortir l'atout maître.

– Quelqu'un en veut à ses jours.

Un petit clic et j'ai entendu quelqu'un, quelque part, demander quel service nous désirions. Éloignant le combiné de sa bouche, la dame s'est lentement retournée vers moi.

– Qu'avez-vous dit ?

J'ai insisté :

– Quelqu'un a décidé de tuer votre père. Je ne sais pas qui, je ne sais pas pourquoi, et j'ai l'intention de l'en empêcher. Voilà pourquoi je suis ici.

Elle m'a observé longuement, d'un œil sévère. Une horloge – immonde – égrenait les secondes en arrière-fond.

– Cet homme, ai-je dit en montrant Rayner, n'y est pas étranger.

1. 999 en Grande-Bretagne. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Ce qu'elle trouvait injuste, manifestement, Rayner n'étant pas en position de se défendre. Affectant d'être aussi perplexe et soucieux qu'elle, j'ai regardé autour de moi et poursuivi sur un ton plus doux :

– Nous n'avons pas eu beaucoup le temps de parler, donc je ne peux affirmer qu'il soit ici pour ça, mais ce n'est pas impossible.

Elle m'observait toujours. À l'autre bout du fil, l'opérateur couinait des « allô » en essayant sûrement de trouver l'origine de l'appel.

La dame a attendu. Quoi ? Mystère.

– Une ambulance, a-t-elle finalement déclaré, avant de me tourner le dos pour donner son adresse.

Elle a hoché la tête puis, lentement, très lentement, elle a reposé le combiné sur son support. A suivi un de ces silences dont on anticipe tout de suite la longueur. Aussi ai-je dégagé une autre cigarette de mon paquet pour la lui offrir.

Me rejoignant, elle s'est plantée devant moi. Elle était plus petite qu'elle avait paru à l'autre bout de la pièce. Je lui ai souri et elle a pris la cigarette. Sans l'allumer, elle s'est contentée de jouer avec, puis elle a braqué deux yeux gris sur moi.

Je dis deux yeux, mais non : c'était *les siens*. Elle n'a pas ouvert un tiroir pour en sortir ceux de quelqu'un d'autre et les poser sur moi. Non, non, elle me fixait avec *ses* deux immenses yeux gris pâle. Ses deux yeux pâles, immenses et gris. Le genre d'yeux qui pousseraient un adulte à babiller comme un bébé. Enfin, ressaisis-toi, bordel !

– Vous êtes un menteur, a-t-elle lâché.

Sans peur et sans colère. Platement. Vous êtes un menteur.

– D’une façon générale, oui, il m’arrive de mentir, ai-je admis. Mais à l’instant, précisément, je dis la vérité.

Elle me dévisageait toujours, comme je le fais parfois moi-même après m’être rasé. Elle ne semblait pas avoir de meilleures réponses à fournir que le miroir de la salle de bains. Puis elle a cligné des yeux, une fois, et cela a suffi pour changer l’atmosphère. Quelque chose s’était libéré, ou éteint, ou apaisé. Je me suis senti plus détendu.

– Pourquoi voudrait-on tuer mon père ?

Sa voix était moins rêche.

– Honnêtement, je l’ignore. Je viens juste d’apprendre qu’il ne fume pas.

Elle a poursuivi comme si elle ne m’avait pas entendu.

– Et dites-moi, monsieur Fincham, comment savez-vous qu’on veut le tuer ?

Le point le plus délicat. Vraiment épineux. Un cactus puissance trois.

– Parce qu’on m’a proposé de le faire.

Elle avait le souffle coupé. Je veux dire : elle a littéralement arrêté de respirer. Et elle n’avait pas l’air de vouloir recommencer dans un proche avenir.

J’ai continué aussi calmement que possible :

– Quelqu’un m’a offert une grosse somme d’argent pour l’assassiner, ai-je expliqué à la dame qui, incrédule, fronçait les sourcils. Et j’ai refusé.

Je n’aurais pas dû ajouter ça. Vraiment pas.

Si elle existait, la Troisième loi de Newton sur l’art de la conversation énoncerait que toute proposition engendre son contraire. En affirmant que j’avais refusé, je laissais entendre la possibilité inverse. Ce n’était pas le genre de chose que je souhaitais voir flotter dans la

pièce. Cependant mon interlocutrice s'est remise à respirer, et elle n'avait peut-être pas relevé.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

Elle avait à l'iris gauche un mince filet vert qui partait de la pupille vers le nord-ouest. Je regardais ses yeux en m'efforçant de ne pas le faire. J'étais présentement dans une situation épouvantable. À bien des points de vue.

– Pourquoi avez-vous refusé ?

– Parce que... ai-je commencé sans finir tout de suite, car je voulais être absolument clair.

– Oui ?

– Parce que je ne tue pas les gens.

Elle retournait mes paroles dans sa bouche et le silence est revenu. Elle a rapidement inspecté le corps de Rayner.

– Je vous ai dit, lui ai-je rappelé. C'est lui qui a commencé.

Sans arrêter de faire rouler sa cigarette entre ses doigts, elle m'a encore dévisagé pendant trois siècles. Alors, perdue dans ses pensées, elle s'est approchée du canapé.

– Sincèrement, ai-je poursuivi, en essayant d'être maître des circonstances et de moi-même. Je suis un mec bien. Je donne de l'argent à Oxfam, je recycle les vieux journaux, tout ce que vous voudrez.

Elle est revenue devant Rayner.

– Ça date de quand ?

– Eh bien... il y a... un quart d'heure, ai-je balbutié.

Elle a fermé les yeux un instant.

– Je veux dire : quand vous a-t-on fait cette proposition ?

– Ah. Il y a dix jours.

- Où ça ?
- À Amsterdam.
- En Hollande ?

Un vrai soulagement. Je me sentais beaucoup mieux. J'aime bien que, de temps en temps, les jeunes consultent les vieux, ceux qui savent. Quoique seulement de temps en temps, car ça deviendrait lassant, autrement.

- Oui, en Hollande.
- Et qui vous a proposé ça ?
- Quelqu'un que je ne connaissais pas, et que je n'ai jamais revu.

Se penchant pour récupérer son verre, elle a avalé une gorgée de calvados qui lui a inspiré une grimace.

- Et je suis censée vous croire ?
- Euh...
- Vous pourriez m'aider un peu, a-t-elle dit en haussant de nouveau le ton, le menton pointé vers Rayner. Je n'ai pas l'impression que ce type, là, confirmerait vos propos. Alors pourquoi devrais-je vous croire ? Parce que vous avez une bonne gueule ?

Je n'ai pas pu m'empêcher. Je sais, j'aurais dû, mais je n'ai pas pu.

- Pourquoi pas ? ai-je répondu de ma voix la plus charmante. Je suis bien prêt à croire tout ce que vous dites, moi.

Terrible, terrible, terrible erreur. L'une des remarques les plus lourdes, les plus grossières, les plus ridicules que j'ai faites, dans une existence jonchée de remarques lourdes, ridicules et grossières.

Très irritée, la dame s'est retournée vers moi.

- Arrêtez vos conneries tout de suite !
 - Je voulais simplement dire que...
- Elle m'a coupé, fort heureusement, car je ne savais pas ce que j'allais inventer.

– J’ai dit : assez ! On a un mec en train de crever, là !

J’ai hoché la tête d’un air coupable, et nous nous sommes tous deux penchés vers le mourant, comme pour lui présenter nos respects. J’avais soudain l’impression que la messe était dite, qu’on passait à autre chose. La fille s’est calmée et m’a tendu son verre.

– Je m’appelle Sarah. Essayez de me trouver un Coca.

Sarah a fini par avertir la police, qui est arrivée au moment précis où les ambulanciers plaçaient Rayner – qui respirait encore, apparemment – sur un brancard. En toussotant et en se raclant la gorge, les flics ont prélevé divers objets sur la cheminée, puis regardé sous les meubles, avec l’expression consommée de ceux qui ne demandent qu’à se trouver ailleurs.

D’une façon générale, les policiers n’aiment pas qu’on leur soumette de nouvelles affaires. Non qu’ils soient paresseux. Comme tout un chacun, ils cherchent un sens, une logique dans ce grand bazar d’aléas et de malheurs qui est leur champ d’investigation. Si on les appelle sur les lieux d’un massacre alors qu’ils essayent de coffrer un jeune voleur d’enjoliveurs, ils ne peuvent s’empêcher de jeter un coup d’œil sous le canapé au cas où les enjoliveurs seraient là. Ils s’efforcent de découvrir des faits reliés entre eux, qui leur permettront d’organiser le chaos, et alors ils se diront : ceci est la conséquence de cela. Faute de quoi – s’ils n’ont que des éléments épars à mettre dans un rapport qui sera classé, égaré, retrouvé au fond d’un tiroir puis de nouveau perdu, sans coupable à désigner – eh bien, ils sont déçus.

Notre histoire les a particulièrement déçus. Nous avions mis au point un scénario raisonnable, que nous

avons récité trois fois de suite à trois agents distincts, dont le plus haut placé, un inspecteur du nom de Brock, était d'une jeunesse stupéfiante.

Assis sur le canapé, il jetait de petits coups d'œil à ses ongles tandis que ses oreilles juvéniles écoutaient le récit de l'intrépide James Fincham, proche de la famille, qui séjournait au premier étage dans la chambre d'amis. Entendu bruits, descendu prudemment en bas pour me rendre compte, tombé sur individu louche en col roulé et veste en cuir noirs, non, encore jamais vu, bagarre, chute, oh mon Dieu, touché à la tête. Sarah Woolf, date de naissance 29 août 1964, perçu bruits de lutte, descendue, a tout vu. Quelque chose à boire, inspecteur ? Thé ? Pampryl ?

De toute évidence, le décor aidait. Aurions-nous débité la même histoire dans un logement HLM de Deptford, nous nous serions retrouvés aussi sec dans le panier à salade, où nous aurions prié quelques musclés à cheveux ras de ne pas nous marcher sur la tête. Mais derrière les façades de stuc des vertes allées de Belgravia, les flics sont plutôt enclins à vous croire. Ça doit être compris dans la taxe d'habitation.

Pendant que nous signions nos déclarations, ils nous ont priés de ne pas quitter le pays sans informer le commissariat du quartier, et nous ont encouragés à faire bien gentiment ce qu'on nous demanderait, quand on nous le demanderait.

Deux heures après sa tentative infructueuse de me casser le bras, il ne restait plus de Rayner, prénom inconnu, qu'une odeur.

J'ai fait quelques pas dehors, où la douleur est revenue occuper le devant de la scène. J'ai allumé une cigarette avant de prendre à gauche dans une petite allée

pavée où un bâtiment, transformé en maison d'habitation, avait jadis servi d'écurie. Pour y loger aujourd'hui, il faudrait être un cheval extrêmement riche. Mais ça sentait encore vaguement le crottin, c'est pourquoi j'avais garé ma moto là, devant un seau d'avoine, avec un peu de paille fraîche sous la roue arrière.

Elle était à l'endroit où je l'avais laissée, ce qui peut paraître banal, mais il ne faut pas s'y fier. Entre motards, on est toujours heureux de mentionner les lieux sombres où l'on retrouve son véhicule, le cadenas et l'alarme intacts, une heure après l'y avoir laissé. Plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'une Kawasaki ZZR 1100.

Je ne nierai pas que, à Pearl Harbor, les Japonais ont violé tous les articles du code militaire, et que leurs préparations culinaires à base de poisson manquent d'imagination – mais, bon sang, ils savent deux ou trois choses en matière de motocyclettes. Tournez la poignée de l'accélérateur sur n'importe quel rapport, et vous aurez les yeux précipités au fond du crâne. D'accord, ce n'est pas le genre de sensation qu'on recherche d'habitude en se déplaçant d'un point à un autre, mais j'ai gagné cette moto au backgammon, sur un coup de bol extraordinaire, et j'en profite tant que je peux. Elle est grosse, elle est noire et, tout pékin que vous êtes, elle vous ouvre les portes des lointaines galaxies.

J'ai démarré le moteur, l'ai fait rugir ce qu'il fallait pour réveiller les gras financiers de Belgravia, et en route pour Notting Hill. À vitesse réduite à cause de la pluie, j'avais tout le temps de réfléchir aux événements.

Pendant que je zigzaguais dans les rues glissantes sous l'éclairage jaunâtre, une chose me restait en tête : Sarah me disant d'arrêter « mes conneries ». Parce qu'il y avait un moribond dans la pièce.

J'ai repensé : conversation newtonienne. L'affirmation contraire étant que j'aurais pu continuer, s'il n'y avait pas eu le moribond.

Ça m'a remonté le moral. Je me suis dit que, si je ne me débrouillais pas pour nous réunir à nouveau quelque part, juste elle et moi, sans personne à l'agonie, alors je ne m'appelais pas James Fincham.

Ce qui, bien sûr, n'est pas mon nom.